

Les FESTIVAL
LITTÉRAIRE
ITINÉRANT
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 16 au 28 novembre 2020

Elisa Shua Dusapin



© Romain Guélat

Biographie

D'origines franco-coréennes, Elisa Shua Dusapin grandit entre Paris, Séoul et Porrentruy. Diplômée en 2014 de l'Institut littéraire suisse de Bienne, elle commence à travailler comme dramaturge pour divers metteurs en scène, et est comédienne sous la direction de Maya Bösch. En 2017, elle est boursière culturelle de la Fondation Leenaards, et boursière du canton du Jura pour une résidence de six mois à New York. Son premier roman, *Hiver à Sokcho* (Zoé, 2016) obtient de nombreux prix, dont le Prix Robert Walser, le Prix Révélation de la Société des Gens de Lettres, le Prix Régine Deforges et le Prix Alpha. *Les Billes du Pachinko* (Zoé, 2018) est lauréat d'un Prix suisse de littérature. Ils sont traduits en plusieurs langues. Dès 2018, *Hiver à Sokcho* est adapté au théâtre. Actuellement, Elisa Shua Dusapin se consacre à l'écriture et aux arts de la scène. Elle vit entre la Suisse et l'Extrême-Orient.

Bibliographie

- *Vladivostok Circus*, Éditions Zoé, 2020 (parution en août 2020)
- *Les Billes du Pachinko*, Éditions Zoé, 2018
- *Hiver à Sokcho*, Éditions Zoé, 2016

Présentation des ouvrages

Vladivostok Circus, Éditions Zoé, 2020 (parution en août 2020)



À Vladivostok, dans l'enceinte désertée d'un cirque entre deux saisons, un trio s'entraîne à la barre russe. Nino pourrait être le fils d'Anton, à eux deux, ils font voler Anna. Ils se préparent au concours international d'Oulan-Oude, visent quatre triples sauts périlleux sans descendre de la barre. Si Anna ne fait pas confiance aux porteurs, elle tombe au risque de ne plus jamais se relever. Dans l'odeur tenace d'animaux pourtant absents, la lumière se fait toujours plus pâle, et les distances s'amenuisent à mesure que le récit accélère.

Dans ce troisième roman, Elisa Shua Dusapin convoque son art du silence, de la tension et de la douceur avec des images qui nous rendent le monde plus perceptible sans pour autant en trahir le secret.

Extrait de presse

Article publié dans *Livres Hebdo*, juin 2020, par Véronique Rossignol

Aux confins de la Russie, cinq personnages s'approprient autour des répétitions d'un numéro d'acrobatie dans le troisième roman de la très fine Elisa Shua Dusapin.

Après la Corée du Sud (*Hiver à Sokcho*, 2016) et le Japon (*Les billes du Pachinko*, 2018), la jeune franco-coréenne Elisa Shua Dusapin emmène ses lecteurs aux confins de la Russie sur la piste et dans les gradins du *Vladivostok Circus*. Sous son chapiteau permanent déserté le temps de l'entre-saison, une troupe répète un numéro de barre russe : deux porteurs face-à-face, aux deux extrémités d'une perche horizontale souple, propulsent une acrobate qui enchaîne des sauts périlleux à six ou sept mètres du sol. La narratrice, une Française de 22 ans, débarque là au début de l'automne, embauchée comme costumière en vue du spectacle prévu quelques semaines plus tard dans un grand festival à Oulan-Oude en Sibérie. Les artistes sont des célébrités dans leur discipline : le plus âgé, le Russe Anton a formé dès l'âge de huit ans son jeune partenaire Nino, héritier d'un cirque familial en Allemagne. Anna, la voltigeuse ukrainienne, une ancienne championne de trampoline, a rejoint le trio récemment. Quant à Léon le technicien québécois, il assure entre autres la mise en scène de la performance. La jeune femme sans expérience découvre le monde circassien dont elle ignore tout et tente de trouver sa place dans cette promiscuité de circonstances, dans la routine collective qui s'organise dans un décor chargé d'histoires.

C'est un apprivoisement progressif, malgré les difficultés de communication, les passés douloureux de chacun, hors champs, dans un huis clos où alternent les moments de tension, d'extrême concentration et de temps libre désœuvré. Les lieux sont à la fois exotiques et indirectement familiers (la narratrice a habité à Vladivostok pendant deux ans, lorsqu'elle était enfant), les protagonistes sans liens intimes les uns avec les autres, tous à leur façon étrangers, s'épaulent sans démonstration, soudés dans la création commune. Si la narratrice a souvent le sentiment d'« en faire trop », les relations au sein de la petite troupe sont prises dans un mouvement d'ajustements constant : trouver la bonne distance, la juste complicité, la

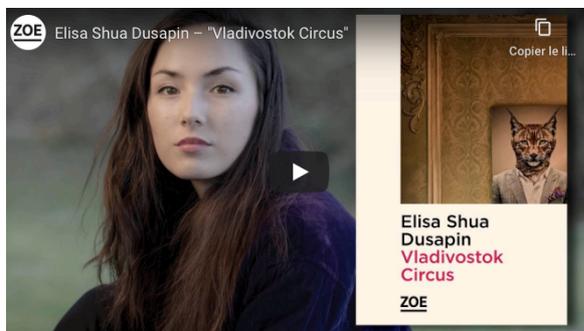
confiance nécessaire, pour par-dessus tout construire la confiance proprement vitale qui seule permet d'affronter le risque de l'acrobatie.

Il y a dans ce troisième roman, tout ce qu'on a aimé dans les précédents : cet équilibre entre gravité et légèreté, inertie et suspension. À la spectaculaire et athlétique barre russe, la romancière offre son écriture sans roulements de tambour ni poursuite, son art de la réserve, sa tonalité en mode mineur mais, plus assuré, le numéro de toute jeune romancière gagne ici en force et en amplitude sans perdre en grâce et en souplesse.

Extrait vidéo

Interview de l'autrice Elisa Shua Dusapin par les Éditions Zoé, avril 2020

Présentation par Elisa Shua Dusapin de *Vladivostok Circus*.



[Voir la vidéo](#) (durée : 2 min)

Les Billes du Pachinko, Éditions Zoé, 2018



Claire va avoir trente ans et passe l'été chez ses grands-parents à Tokyo. Elle veut convaincre son grand-père de quitter le Pachinko qu'il gère pour l'emmener avec sa grand-mère revoir leur Corée natale, où ils ne sont pas retournés depuis la guerre. Le temps de les décider à faire ce voyage, Claire s'occupe de Mieko, une petite Japonaise à qui elle apprend le français.

Elisa Shua Dusapin propose un roman de filiation, dans lequel elle excelle à décrire l'ambivalence propre aux relations familiales. Elle dépeint l'intériorité de ses personnages grâce à une écriture dépouillée et plonge le lecteur dans une atmosphère empreinte d'une violence feutrée où l'Extrême-Orient joue son rôle.

Extraits de presse

Article publié dans *Le Temps*, août 2018, par Valérie Fromont

Dans *Les Billes du Pachinko*, l'auteure se penche sur la diaspora coréenne de Tokyo et questionne avec acuité les pièges de l'identité.

(...)

Elle est venue parler de son second roman, *Les Billes du Pachinko*, où sa voix s'est affirmée dans une écriture précise après s'être exercée dans le répertoire impressionniste des brumes coréennes d'*Hiver à Sokcho*. Dans un Tokyo anonyme, plastifié et affairé, elle délie au creux d'une plume minimaliste les fils emmêlés de ses origines, raconte l'exil de cette diaspora coréenne au Japon après la guerre, qu'elle a connue au travers de la blessure toujours vive dans la voix écorchée de ses grands-parents coréens. Eux se sont installés en Suisse, où ils ont dirigé un orphelinat coréen au sein du village d'enfants Pestalozzi.

Femme-sandwich

Mais c'est à Tokyo qu'elle a installé les aïeux de Claire, la narratrice de son roman, pour raconter l'exode de la communauté coréenne dans les années 1950 au sein d'un Japon dont ils restent à la marge, et dans lequel ils ne trouveront jamais réellement refuge. Cette communauté, Elisa Shua Dusapin l'a découverte au cours d'un voyage à Tokyo. Une femme-sandwich croisée dans la rue offre à Elisa un chapelet de fantasmes : elle l'imagine alors en veuve à la botte de la mafia coréenne, lui tricote des héritages éclaboussés d'hémoglobine, de bars louches, de salles de jeu enfumées, dessine toute une topographie des bas-fonds autour de sa frêle silhouette avalée par deux panneaux publicitaires et sa litanie de phrases sans âme dévidées à longueur de journée dans un micro.

C'est au creux de ce fantasme de la femme-sandwich, Coréenne exilée au Japon – dont seul l'écho lointain subsiste dans le roman – qu'Elisa tisse sa fiction et donne corps à ce pan d'histoire qu'elle souhaitait éclairer. À cette femme ignorée par la foule, la narratrice prête un cri – « Regardez-moi ! » – qui résonne longtemps après avoir refermé le livre.

Un regard suisse

« L'écriture de ce second roman a pris beaucoup de temps, j'ai commencé des dizaines d'histoires. J'essayais de rentrer dans ces personnages de fiction japonais et je n'y arrivais pas, ça devenait une sorte de mauvais polar qui ne me ressemblait pas du tout. Finalement, tout s'est éclairé lorsque j'ai trouvé ma voix, le point de vue duquel je souhaitais parler de cette situation, le seul qui résonnait avec justesse : j'ai compris qu'il fallait que j'adopte un regard suisse pour rendre le plus fidèlement possible cette tension entre la Corée et le Japon », raconte Elisa.

Au bénéfice d'une résidence d'écriture à New York, elle termine l'écriture de ce second roman commencé il y a trois ans, avant même la publication du premier.

(...)

Mauvaise vie

Et le Pachinko ? Le Pachinko, c'est ce « jeu collectif et solitaire. Les machines sont rangées en longues files, chacun debout devant son tableau joue pour soi, sans regarder son voisin, que pourtant il coudoie », rappelle Elisa Shua Dusapin en exergue de son livre, reprenant les mots de Roland Barthes dans *L'Empire des signes*. Le Pachinko, c'est cette sorte de flipper vertical qui, au Japon, fait rouler ses billes dans un staccato distillant des odeurs de cigarette et de mauvaise vie. Les femmes-sandwichs plantées à l'entrée, tout comme le cliquetis des néons multicolores, attirent les flambeurs et les *borderlines* en tout genre.

Les établissements de Pachinko sont tenus par ces Coréens exilés au Japon à qui on refusait l'accès au marché du travail. Dans le roman, ce jeu tient de point aveugle, de dérive salutaire dans une société aseptisée et figée comme un œuf au plat vendu sous vide dans les supermarchés. Sous la parole corsetée et les regards congestionnés, comment entendre l'appel de la femme-sandwich ? « Regardez-moi », crie Elisa Shua Dusapin dans un murmure, faufilé tout au long du roman. Un regard en contre-plongée, une quête des perceptions fines qui restitue les liens rendus invisibles, disparus dans une imagerie de carte postale et une représentation du monde aussi *kawaii*, lisse, et ravie qu'une chambre quadrillée par Marie Kondo.

Identité plastique

Et dans ce vortex où se mélangent cultures et langues, cette question qui colle aux dents : d'où vient-on ? Est-ce qu'un pays, un lieu d'origine passent par le sang ? Par le ventre ? Par la bouche ? Avec pour toile de fond cette jungle tokyoïte où les lignes électriques croisent celles des trains aériens en une immense toile bourdonnante, claustrophobe et insomniaque, Elisa raconte en creux la plasticité de l'identité, le fantasme du *Heimat*, défend l'idée d'un lieu d'élection plutôt que d'origine, celui des destinations, des voyages rêvés, des départs nécessaires et, parfois, impossibles.

Comment s'attelle-t-on à l'écriture d'un second roman, après la pression d'un premier couronné d'autant de succès ? « Surtout, ne changez pas ! » est le compliment le plus terrifiant qu'elle ait entendu. Dans le repli bienveillant de sa chambre du Lower East Side, elle coupait des jours entiers le contact avec le monde pour un corps à corps exclusif avec le texte, ignorant les messages et les e-mails, les amies qui proposent un café, l'appel des cours de tango argentin qu'elle aurait aimé prendre. Avant de se réapproprier le monde et de le faire profiter de

l'élégance du regard singulier et en pleine éclosion qu'elle promène sur lui. Pour filer à l'anglaise, bien entendu, dès que possible.

Article publié sur *En attendant Nadeau*, août 2018, par Hugo Pradelle

Le deuxième récit d'Elisa Shua Dusapin est l'une des belles réussites de cette rentrée littéraire. À contre-courant des modes, *Les Billes du Pachinko* amplifie des choix esthétiques qui forment l'étrangeté du texte, la matière d'une réflexion sur l'identité, les langues et une réalité difficile.

Claire, une jeune femme suisse d'origine coréenne, rend visite à ses grands-parents qui tiennent un pachinko à Tokyo, dans le quartier de Nippori, avec le projet de les emmener faire un voyage en Corée, qu'ils ont quittée au moment de la guerre et où ils ne sont jamais revenus. Pendant son séjour, elle donne des leçons de français à Mieko, une petite fille que sa mère élève seule dans un hôtel en réfection. Comme celle d'*Hiver à Sokcho*, la trame du deuxième livre d'Elisa Shua Dusapin semble d'une simplicité et d'une clarté totales, revenant aux mêmes thèmes, à une même obsession pour les appartenances hasardeuses, l'incongruité des rapports affectifs. Et pourtant, *Les Billes du Pachinko* relève au contraire plus encore d'une opacité extrême, élevée au rang de principe esthétique. Comme si le monde, sa réalité, les plus petits détails du quotidien, les contacts humains, les relations familiales, ne gagnaient la densité du réel qu'en s'obscurcissant. Tout le récit ne prend ainsi corps que dans la façon très subtile dont les manifestations du monde se déforment, se décalent, se modifient, pour devenir étrangères.

(...)

Il y a dans *Les Billes du Pachinko* des thèmes évidents : l'appartenance, le déracinement, la complication des origines et le métissage, l'entrecroisement des langues, la filiation, le dépaysement, le voyage, le dérangement de l'ordre social, l'aliénation, l'incommunicabilité... Et pourtant il ne faudrait pas s'arrêter à les reconnaître car on passerait alors à côté d'une œuvre qui ne se contente pas de dire les choses, de les raconter simplement, mais qui les transfigure et les inscrit dans une langue. Elisa Shua Dusapin est une vraie styliste, qui conçoit la langue comme un déplacement ayant lieu dans le corps. Cette langue est belle, sonore, souvent empreinte d'une élégance aérienne, et soudain elle accroche, heurte. Des impropriétés grammaticales, des choix lexicaux déroutants et dissonants, des rythmes faussement harmonieux, ponctuent le récit comme les signes que quelque chose se joue au-delà du récit même.

Au-delà de l'organisation très habile de questions qui mettent au centre la langue et l'identité, le malaise existentiel qui en découle, ce qui compte vraiment dans ce livre, c'est la façon dont la perturbation du langage et du récit – il est parfois difficile de savoir lequel procède de l'autre – produit de la pensée. Il y a en effet chez Elisa Shua Dusapin un refus absolu du didactisme et de l'explication. Le texte est là, parfaitement autonome, sans discours ou commentaires parasites. Et si, en suivant les aventures minuscules de Claire, on s'interroge sur ce qu'être veut dire, sur la complexité d'une identité comprise entre des espaces géographiques et mentaux différents, sur la manière dont les langues coexistent chez un individu, sur les conflits qui surviennent de relations impossibles entre elles, ce n'est pas à partir de la matière du récit, de son déroulement, mais bien par son organisation singulière. Shua Dusapin transforme tout en une matière étrangère. Et c'est là la remarquable réussite de son livre : ne pas dire ou affirmer, mais faire procéder d'une forme, de son potentiel, à partir de son étrangeté même, une réflexion plus profonde que si elle se posait d'évidence.

Son récit exprime l'inconfort de n'exister dans aucune langue, d'être traversé par plusieurs, d'en éprouver les disproportions, jusqu'à rendre le réel étranger et intolérable. Intégralement projectif, il définit le rapport à la pluralité linguistique – et donc à des vies possibles ou impossibles – selon une modalité de deuil permanent, de doute, de refus. Provoquant une relation au monde faite d'infinis tâtonnements qui rendent tous les éléments du réel plus étranges encore qu'ils ne sont. *Les Billes du Pachinko* est finalement le récit en creux de ce mouvement vers l'étrangeté, qui en explore la nature, les manifestations successives, qui en exprime en permanence l'impossible solution. Le livre accepte ses propres contradictions et leur trouve une forme poétique. Elisa Shua Dusapin exprime directement la position impossible qui consiste à exister de manière plurielle, contradictoire, étrangère. Et lire la succession des expériences de Claire, en explorant avec elle ce sentiment d'une existence impossible, insupportable, en éprouvant les mêmes errements existentiels, n'est possible qu'en faisant l'expérience d'une langue, d'un réel transfiguré. Les choix esthétiques de l'écrivain, cette manière d'altérer le réel dans la langue, le refus radical d'une littérature qui s'explique elle-même, tranchent radicalement avec ceux qui prévalent aujourd'hui et provoquent le sentiment étrange d'une lecture profondément nécessaire.

Article publié dans *Le Monde des Livres*, novembre 2018, par Violaine Morin

Tokyo, au mois d'août. L'héroïne d'Elisa Shua Dusapin est venue passer l'été chez ses grands-parents restés au Japon, elle qui a grandi en Suisse et a appris le japonais à l'université. Le projet familial est à la fois flou et omniprésent : la jeune fille s'est donnée pour mission d'emmener ses grands-parents revoir leur Corée natale. Ces Zainichi – les émigrés coréens restés dans l'archipel nippon après la Seconde Guerre mondiale, lorsque le Japon occupait la Corée – ne sont jamais retournés dans leur pays « qui n'existe plus », désormais divisé en deux. En préparant ce voyage imminent et lointain, leur petite-fille cherche aussi à les retrouver, malgré leurs silences, malgré leur langue coréenne qu'elle ne comprend pas. Avec *Les Billes du Pachinko*, son deuxième roman, l'auteure franco-coréenne poursuit son exploration, commencée dans *Hiver à Sokcho*, de la thématique des racines et du départ, de la famille qu'on laisse et de celle que l'on emporte avec soi. Se déploie ici, avec encore plus de justesse et de précision, une écriture de la sensation, du goût, des parfums et, donc, en définitive, du souvenir, qui dessine par petites touches des personnages sensibles, travaillés par des identités contradictoires.

Article publié sur *Addict Culture*, septembre 2018, par Céline Weifert

Émotion et appréhension nous saisissent inévitablement quand un.e auteur.e, dont nous avons beaucoup aimé le premier roman, en publie un deuxième. Elisa Shua Dusapin nous avait conquis.es en 2016 avec *Hiver à Sokcho*, révélant une écriture singulière qui conjugait, dans une veine impressionniste, la précision avec l'étrangeté. À seulement 24 ans, elle faisait entendre une voix finement maîtrisée, très personnelle.

La barre était donc haut placée à l'arrivée du deuxième ; et elle a été franchie allègrement, pour notre plus grand plaisir. *Les Billes du Pachinko* est une réussite, confirmant le talent de l'écrivaine et nous donnant l'envie de la suivre encore et encore.

Alors qu'*Hiver à Sokcho* nous plongeait dans le froid d'une ville portuaire de Corée du Sud, *Les Billes du Pachinko* nous font éprouver la canicule de l'été tokyoïte. Nous accompagnons Claire,

la trentaine, qui vient de Suisse et qui rend visite à ses grands-parents maternels. Ceux-ci ont quitté leur pays natal, la Corée, dans les années 50 à cause de la guerre civile et se sont réfugiés à Tokyo où ils tiennent depuis un petit Pachinko, une salle de jeu très populaire au Japon. Claire s'est mis en tête de les convaincre d'effectuer un voyage originel qui leur permettrait de retrouver, enfin, le pays qu'ils ont dû abandonner et où ils ne sont jamais retournés.

(...)

Un été qui sera décisif dans la vie de Claire, éprouvant le poids du passé, des non-dits, de cette double-culture qui la déchire. *Les Billes du Pachinko* est très proche d'*Hiver à Sokcho* en ceci qu'il met en scène le même type de personnage, à savoir une jeune femme qui peine à s'ancrer dans le monde, perdue entre plusieurs identités. À l'image d'Elisa Shua Dusapin qui est franco-coréenne, ses héroïnes doivent compter sur un double héritage culturel et une histoire familiale marquée par les bouleversements générationnels et/ou l'exil. Une douleur est là, violente, qui s'insinue partout, au plus profond des êtres. Il y a quelque chose qui grouille, quelque chose d'organique dans l'écriture d'Elisa Shua Dusapin, rendant palpables les fissures intimes et le vertige que l'on peut éprouver à ne pas comprendre le monde, trop vacillant, éclaté. Il y a comme une blessure inguérissable à ne pas pouvoir se rassembler avec tout ce que le monde et les proches nous lèguent. La romancière parvient avec une étonnante économie de moyens à nous faire ressentir le trouble et la singularité de paysages émotionnels. Une écriture qui fait mouche, brillante, bluffante.

Et si *Les Billes du Pachinko* est si beau, peut-être encore plus beau que son précédent roman, c'est qu'Elisa Shua Dusapin a laissé la place à davantage de douceur entre les êtres, qui parviennent, parfois, miraculeusement, à se lier et à se transmettre quelque chose d'eux-mêmes, de l'ordre de la filiation et de la consolation. Les dernières lignes sont superbes : un véritable envol vers l'autre, l'ailleurs et soi-même...

Extraits vidéo

Interview de l'autrice Elisa Shua Dusapin par les Éditions Zoé, juillet 2018

Présentation de *Les Billes du Pachinko*, deuxième roman d'Elisa Shua Dusapin.



[Voir la vidéo](#) (durée : 2 min)

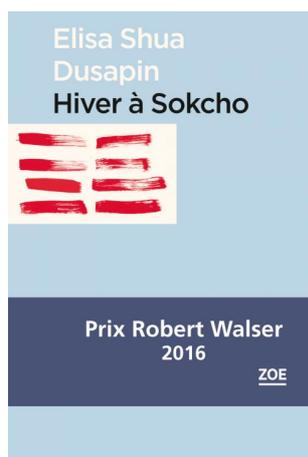
Interview de l'autrice Elisa Shua Dusapin par la librairie Mollat, juillet 2019

À l'occasion du salon du livre de Genève 2019, rencontre avec Elisa Shua Dusapin autour de son ouvrage *Les Billes du Pachinko* aux Éditions Zoé.



[Voir la vidéo](#) (durée : 8 min)

Hiver à Sokcho, Éditions Zoé, 2016



À Sokcho, petite ville portuaire proche de la Corée du Nord, une jeune Franco-coréenne qui n'est jamais allée en Europe rencontre un auteur de bande dessinée venu chercher l'inspiration depuis sa Normandie natale. C'est l'hiver, le froid ralentit tout, les poissons peuvent être venimeux, les corps douloureux, les malentendus suspendus, et l'encre coule sur le papier, implacable : un lien fragile se noue entre ces deux êtres aux cultures si différentes.

Ce roman délicat comme la neige sur l'écume transporte le lecteur dans un univers d'une richesse et d'une originalité rares, à l'atmosphère puissante.

Extraits de presse

Article publié sur *Livres Hebdo*, mai 2016, par Véronique Rossignol

Dans un port de Corée du Sud, la rencontre entre un Français et une jeune autochtone. Le premier roman d'Elisa Shua Dusapin.

Sokcho est une ville de bord de mer, en Corée de Sud, près de la très fermée Corée du Nord. Un homme arrive seul en hiver dans la pension décrépie où est employée depuis un mois, comme cuisinière et femme de chambre, la jeune narratrice. Sur son passeport, elle lit qu'il est né à Granville en 1968. Il est auteur de bandes dessinées dont une série qui a pour héros un archéologue. Elle a 23 ans, un père français « reparti sans laisser de traces » avant sa naissance, une mère qui travaille comme poissonnière sur le port de pêche. Elle a étudié la littérature coréenne et française à Séoul et envisage de se marier avec un apprenti mannequin.

Tout cela se dévoile au fil des rencontres entre l'hôte solitaire et la jeune femme qui propose de l'accompagner dans une virée vers le no man's land frontalier, pour acheter des fournitures en ville. Ils communiquent en anglais. S'épient. Elle le surprend à la regarder à la dérobée avec « un air avenant mêlé d'ennui ». Il ne mange rien de ce qu'elle prépare et ça la vexe en silence. La nuit, elle entend la plume griffer les feuilles à dessin et le matin retrouve déchiquetées dans la poubelle des esquisses de corps de femmes noyés dans l'encre noire. Mais tout en se rapprochant, les deux restent intimidés l'un par l'autre. Opaques l'un à l'autre.

Plus facile de dire ce que le court premier roman intimiste et délicat d'Elisa Shua Dusapin, une Franco-coréenne de 24 ans, n'est pas : une romance entre deux étrangers avec montée convenue d'une tension érotique. La phrase est aussi pleine de réserve, de non-dits, que la relation reste irrésolue, et les gestes ébauchés. Frustration, indétermination, lassitude rendent la séduction oblique. Corps et émotions, engourdis par le froid glacé de Sokcho, dégèlent lentement.

Article publié sur *Huffingtonpost*, octobre 2016, par l'écrivain Éric Essono Tsimi

L'efficacité de la technique narrative d'Elisa Shua Dusapin est juste éblouissante, le recours à la mise en abyme maîtrisé, son vocabulaire est précis, l'ambiance celle d'un huis clos. Peut-être est-ce un effet induit de cette écriture du murmure, du silence, intimiste et tout en retenue ? La parole de la narratrice se fait de plus en plus rare au fur et à mesure que *Hiver à Sokcho* tend vers son terme : le roman absorbe sa propre histoire. C'est que les mots n'ont pas été tissés, ils ont été déposés, délicatement, pour raconter.

(...)

Hiver à Sokcho ne doit pas pour autant être lu rapidement, d'une traite. Non, ce n'est pas un de ces romans que l'on boit au goulot. Kerrand, « le Français », a quelque chose de l'étranger camusien, l'écriture est d'inspiration durassienne, dit l'incommunicabilité, à travers l'élégance et le dépouillement. Les mots d'Elisa Shua Dusapin doivent être pris par petites gorgées, il faut les laisser tapisser votre esprit, les ressentir dans tous les sens, ne pas se presser d'avalier un livre dans l'écriture duquel on a mis tant de grâce orfèvre.

Elisa Shua Dusapin met en scène deux triangles « amoureux » plus un troisième plus implicite. La narratrice est la fiancée d'un mannequin, Jun-Oh, mais est troublée, amoureuse si l'on ose le mot, par un client de passage dans un hôtel, en mission... Ensuite il y a entre sa mère et son patron, le vieux Park, des rapports fonctionnels. Elisa Shua Dusapin est la première traductrice de son propre roman. Même quand on les entend penser en anglais ou s'exprimer en coréen, c'est en français qu'on lit ses personnages. On les entend d'ailleurs plus qu'on ne les lit, tant les dialogues sont rendus inutiles, mais bien savoureux quand il vous en tombe dessus.

C'est enfin un roman limite au plus près du corps, à la frontière, subtilement érotisé, les occurrences anatomiques y sont légion, on frotte, emmitoufle, caresse, blesse, soigne, répare ce corps... Et ces doigts, ce visage, son ventre, ses seins, les genoux, les sourcils, le nez, les hanches, ce texte est traversé d'une belle énergie physique, tout en pudeur, qui fait effet de miroir avec l'obsession de l'éternel fiancé, Jun-Oh, pour sa plastique.

La narratrice se dissémine dans son intrigue mince et ses différents personnages pour nous offrir au final une œuvre de toute beauté, née avec du sang bleu, couronnée, étant entendu que *Hiver à Sokcho* a reçu cet été, avant sa publication, le prestigieux Prix Robert Walser. C'est tout

chaud, alors chaude recommandation : Elisa Shua Dusapin fait partie des auteurs qu'il vaut mieux connaître dès leur premier livre. Il est plus qu'évident qu'après avoir créé un tel univers, de nouveaux personnages viendront bientôt l'habiter issus de ses prochains romans.

Article publié dans *Zone Critique*, janvier 2017, par Théo Bellanger

S'il y a bien une nouvelle génération d'écrivains, Élisabeth Shua Dusapin a su se révéler parmi elle en nous offrant un premier roman tout à fait magnifique. L'un de nos chroniqueurs a souhaité revenir sur ce premier ouvrage qui n'augure que le meilleur pour cette jeune écrivain et nous annonce un bel hiver.

Le roman nous raconte l'histoire d'une jeune femme, employée dans une auberge qui accueille quelques touristes de passage. Elle est là, passe le temps dans la cuisine à préparer les repas pour les trois clients de l'auberge, à faire le ménage dans les chambres et à supporter un patron scrupuleux, Park. En dehors du travail, elle tient compagnie à sa mère qui est la seule à être autorisée à préparer le fugu, ce poisson qui est toxique si l'on ne possède pas une main de maître pour le cuisiner.

Le temps est long, il se dilate, enferme la petite ville de Sokcho dans une bulle. La jeune franco-coréenne est là, derrière le comptoir, observe ce couple dont la femme vient de subir une opération de chirurgie, sans doute, et elle s'intéresse à ce français, Yan Kerrand, normand, auteur de bande-dessinées en quête d'inspiration. Alors, de temps en temps, car il n'y a personne, que la ville est figée par cet hiver rude et suspendue entre la terre et le ciel, la jeune femme lui sert de guide et lui fait visiter Sokcho, la frontière entre la Corée du Sud et la Corée du Nord, un entre-deux en somme.

Tout est duel !

C'est un roman de l'entre-deux. Un entre-deux des sentiments amicaux qui flirtent avec l'idylle amoureuse, un entre-deux de l'identité pour la jeune femme, un entre-deux de la claustration et de l'envolée. Dois-je rester à Sokcho où l'on attend ou dois-je suivre mon petit-ami à Séoul où l'on vibre ? se demande la jeune femme.

Entre Yan Kerrand et la jeune franco-coréenne se forme une relation fondée sur l'attraction-répulsion. Lui est un peu bourru, plaisante lourdement et finalement se lie d'amitié avec celle qui lui fait sa chambre et lui fait visiter la ville. Quant à elle, elle est intriguée ; elle cherche sans doute à combler l'absence de son petit-ami parti à Séoul pour de plus grandes opportunités. Ils apprennent à se connaître à travers les quelques discussions qu'ils ont ensemble. Tout est dans le non-dit, dans l'allusion, dans les gestes et les attentions qu'ils s'échangent. Ils parlent en anglais alors que la jeune femme parle le français, comme si elle ne voulait pas empiéter sur l'identité qu'elle n'a jamais véritablement saisie. Chez cet auteur français, elle retrouve sans doute un père qu'elle n'a jamais connu et cherche à travers lui à cristalliser une part d'elle-même. La frontière est si ténue comme l'est la frontière entre les deux Corée.

Un souffle d'hiver

L'écriture d'Élisabeth Shua Dusapin est belle. Elle est élégante, poétique, donne à sentir plus qu'à voir. La chaleur de l'auberge, l'odeur du poisson que la mère de la jeune femme prépare, le froid du littoral coréen et la tension, sensuelle, entre les deux protagonistes. On se croirait dans un film de Wong Kar-wai ou dans un roman de Mishima. Le roman est court, écrit à la première personne et peut-être manque-t-il un peu de chair à ces personnages dont on aimerait qu'ils ne

soient pas si transparents derrière l'atmosphère que l'auteur crée. L'ambiance prévaut dans le roman plus que les personnages, ce qui confère, sans doute, un souffle à ces phrases légères, qui auréole le roman d'un silence qui en dit long. Pas besoin de longs dialogues, tout se dit dans ces impressions silencieuses, comme les ukiyo-e japonais.

À dire vrai, Élixa Shua Dusapin signe un premier roman d'une grande beauté qui annonce un écrivain qui sait toucher son lecteur. Il était donc tout naturel qu'Élixa Shua Dusapin soit honorée par le prix Robert Walser et le prix de la Révélation décerné par la Société des Gens de Lettres.

Extraits vidéo

Interview de l'autrice Elisa Shua Dusapin par les Éditions Zoé, août 2016

Une présentation du premier roman *Hiver à Sokcho* par son auteur, Elisa Shua Dusapin.



[Voir la vidéo](#) (durée : 2 min)

Interview de l'autrice Elisa Shua Dusapin par la librairie Mollat, octobre 2016

À l'occasion de la 18^e édition des Correspondances de Manosque, rencontre avec Elisa Shua Dusapin autour de son ouvrage *Hiver à Sokcho* aux Éditions Zoé.



[Voir la vidéo](#) (durée : 4 min)

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
25, rue Gambetta
25000 Besançon
Tél. 03 81 82 04 40

- Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues
g.faivre@livre-bourgognefranchecomte.fr

- Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues
n.bigaillon@livre-bourgognefranchecomte.fr

- Marion Clamens, directrice
m.clamens@livre-bourgognefranchecomte.fr

Site Internet : livre-bourgognefranchecomte.fr
Site Internet du festival : lespetitesfugues.fr



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté